

La guerre technocratique

Zero Dark Thirty de Kathryn Bigelow, États-Unis, 2012, 157 minutes

Bruno Dequen

Numéro 161, mars-avril 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69280ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dequen, B. (2013). Compte rendu de [La guerre technocratique / *Zero Dark Thirty* de Kathryn Bigelow, États-Unis, 2012, 157 minutes]. *24 images*, (161), 66-67.

La guerre technocratique

par Bruno Dequen



Zero Dark Thirty. Déjà par son titre obscur, le nouveau film de Kathryn Bigelow annonce ses couleurs. Son récit de la traque d'Oussama ben Laden est une plongée hyper-réaliste au cœur de l'interminable chasse à l'homme menée par les services secrets américains, et son approche esthétique possède la froide précision d'un jargon militaire codé. Il ne s'agit pas d'un film sur les enjeux éthiques de la politique américaine mais d'une exploration des tâches accomplies par les nombreux professionnels mettant en œuvre cette politique. Or, loin de simplement endosser par complicité tacite les actions de ses personnages, la cinéaste réalise paradoxalement son film le plus subtilement politique, une œuvre mature d'une vraie complexité sur la nature même de la guerre moderne.

Aucun film américain récent n'a fait couler autant d'encre que *Zero Dark Thirty*. Depuis sa sortie, ce film de fiction « basé sur des faits réels » suscite en effet une controverse sans précédent. Bigelow et son

scénariste Mark Boal ont été accusés de draper leur film d'oripeaux documentaires contestables, en ce qui concerne notamment le rôle joué par la torture dans cette chasse à l'homme historique. Or, selon les détracteurs du film, cette manipulation des faits serait d'autant plus problématique que la réalisatrice profiterait de son approche docu-fiction pour refuser de porter un regard critique sur les événements représentés.

Quatre ans après *The Hurt Locker*, il s'agit de la seconde collaboration entre la réalisatrice et le scénariste Mark Boal, ancien journaliste et correspondant de guerre. *The Hurt Locker* avait marqué un tournant dans la carrière de la cinéaste. Outre le fait que ce film lui avait valu une reconnaissance critique sans précédent, sa description méticuleuse du travail quotidien d'une équipe de déminage en Irak réussissait à enrichir d'une dimension pseudo-documentaire inédite chez elle ce qui était depuis toujours le sujet de son cinéma. Le cœur de *The Hurt Locker* battait en effet au rythme du sergent William James, véritable trompe-la-mort,

accro à l'adrénaline et fier descendant des précédents personnages de la cinéaste. Débarrassant son film de tout contexte sociopolitique, la cinéaste faisait le portrait d'un homme qui, face à l'inextricable complexité du monde l'entourant, décidait de plonger toujours plus profondément au cœur d'une dangereuse obsession. Et Bigelow démontrait face à son personnage le même mélange de fascination (pour ses compétences) et de réserve (pour les risques insensés qu'il faisait prendre à son équipe) qu'elle éprouvait pour le surfer charismatique de *Point Break*.

Mieux vaut désamorcer des bombes que confronter le réel, aurait pu dire le sergent James. Il suffirait presque de remplacer « désamorcer des bombes » par « poursuivre Oussama ben Laden » pour définir Maya, l'héroïne de *Zero Dark Thirty*. Employée par la CIA dès sa sortie de l'école, sans famille apparente ni attache émotionnelle, la jeune femme ne vit que pour cette traque que lui ont confiée des patrons qui la définissent comme une « tueuse ». Cependant,

contrairement à l'univers fermé du sergent James, le monde de Maya est un réseau complexe de collaborateurs, de décideurs et de cibles. Même si son personnage tente de limiter sa quête à un simple travail puis à une vague vengeance obsessionnelle, la cinéaste ne nous permet pas cette fois-ci de faire fi du monde extérieur. Et c'est justement dans le contraste établi entre les actions de ses personnages et le contexte géopolitique toujours présent en hors-champ (ou en arrière-plan) que Bigelow bâtit une véritable vision du monde.

Comme dans son film précédent, *Zero Dark Thirty* décrit tout d'abord le travail de véritables professionnels. Interrogé par son assistant à la suite d'une réunion, le directeur de la CIA déclare : « Nous sommes tous intelligents ici ». Cette phrase résume bien un aspect de l'approche Bigelow. De Dan, spécialiste des interrogatoires musclés, aux Navy Seals, en passant par les nombreux analystes, tous les personnages du film accomplissent à la perfection le travail qui leur est confié, sans fierté excessive ni patriotisme apparent, à l'image de ce spécialiste des interrogatoires, véritable caméléon ultra-professionnel, aussi à l'aise dans la moiteur des salles de torture que dans les couloirs des bureaucrates de Langley. Sans hésitation ni remise en question, Dan est l'outil parfait. Quel que soit son poste, il s'adapte parfaitement à la tâche qu'il doit accomplir. La séquence du raid final est également exemplaire. Bigelow élimine

toute dramatisation excessive au profit d'une description minutieuse du déroulement des événements. Les Navy Seals sont ainsi représentés comme de parfaits employés. Envoyés pour tuer, c'est exactement ce qu'ils font, sans excès ni hésitation. Après avoir abattu chaque cible, ils tirent deux autres coups sur chaque corps pour s'assurer de la qualité du travail. Quelques secondes après avoir abattu OBL (ben Laden n'est presque jamais nommé qu'à travers ce sigle), ils récupèrent méthodiquement le corps et rassemblent le plus de documents et de disques durs possible. L'émotion n'a pas sa place. Seule l'efficacité compte.

D'un certain point de vue, cette obsession de Bigelow à décrire le professionnalisme des agents et militaires américains pourrait être perçue comme une simple apologie de la CIA et des forces spéciales américaines. Or, s'il est évident que la cinéaste éprouve une réelle admiration pour la compétence extrême dont font preuve ses personnages, il n'en est pas de même des institutions complexes pour lesquelles ils travaillent. *Zero Dark Thirty* refuse de ridiculiser ou de condamner les individus, comme tant d'autres films ont pu le faire auparavant. Sa cible n'est pas l'employé, mais bien la machine politico-militaire qui a permis de créer de tels individus. C'est cette machine dont Bigelow tente de démonter les rouages, non pas pour indigner superficiellement le spectateur, mais pour lui donner de véritables pistes de réflexion. *Zero Dark Thirty*

porte ainsi sur l'effroyable technocratie que sont devenues les institutions politico-militaires. Le fait que les personnages du film ne mentionnent presque jamais le nom de ben Laden n'est pas un détail. *Zero Dark Thirty* est le royaume de l'analyse de données et de la production de probabilités. À travers leurs ordinateurs, leurs moniteurs, leurs cellulaires et leurs satellites, les personnages sont constamment en train de simplifier le monde en une série de chiffres, de sigles et de cibles. Le visage de ben Laden est à peine aperçu. Ce n'est pas nécessaire, puisque c'est le symbole OBL qui était l'objectif de la mission. Un sigle simple, détaché de tout contexte, par lequel l'Amérique parvient à appréhender le monde. Maya est ainsi le parfait produit de cette nouvelle Amérique. Aucun événement extérieur ne vient remettre en cause son objectif. Pire encore, elle réduit ultimement sa traque à une quête de vengeance manichéenne lorsque l'usure et les remises en question semblent prendre le dessus. Le méchant OBL est un objectif atteignable à 100 % selon Maya. Le pouvoir politique finit par être convaincu. C'était prévisible. Les questionnements éthiques n'ont pas leur place en mathématiques pures. ■

États-Unis, 2012. Ré. : Kathryn Bigelow. Scé. : Mark Boal. Ph. : Greig Fraser. Mont. : William Goldenberg et Dylan Tichenor. Mus. : Alexandre Desplat. Int. : Jessica Chastain, Joel Edgerton, Chris Pratt, Jason Clarke, Mark Strong, Kyle Chandler. 157 minutes. Alliance Vivafilm.

